

LE TEMPS

Déjeuner avec Didier Fischer lundi 22 juin 2015

«L'atout de Servette, c'est la formation, c'est grâce à elle que nous retrouverons l'élite»

Alexandre Demidoff



(Dessin original de Patrick Tondeux)

Le nouveau président du Servette assure que les investisseurs genevois qu'il représente sont là pour longtemps. Mais demande de la patience. Il faudra du temps pour reconstruire, dit-il. Tête-à-tête au Montreux Jazz Café avec un entrepreneur mélomane dont l'art consiste à relancer des enseignes glorieuses.

Sauveur? Indiana Jones du ballon de cuir? Tous ces titres ronflants, Didier Fischer, 56 ans, les récuse, mais vous ne le savez pas encore. Vous avez rendez-vous avec l'homme qui vient de reprendre la barre d'un paquebot en perdition, le Servette FC. Il y a un mois à peine pourtant, il n'aurait jamais imaginé qu'il remplacerait le Canadien Hugues Quennec à la tête du vaisseau grenat, qu'il serait catapulté président de la Fondation 1890, ce groupe qui réunit des fortunes genevoises décidées à renflouer une légende. Il avait assez à faire, de toute façon.

Ce Genevois, agronome de formation, ne dirige-t-il pas à Martigny la distillerie Morand, fameuse pour la Williamine? Ne préside-t-il pas le conseil d'administration de La Cave de Genève et celui du câblo-opérateur 022 Télégenève SA? Ne se lève-t-il pas tous les matins à cinq heures pour régenter ses différentes baronnies et sauter dans le premier train, à Martigny le plus souvent? Alors imaginez, le Servette FC, ses dettes qui dépassent les 5 millions, son inaptitude, depuis le départ de Canal + en 2001, à tenir son rang, ses présidents qui font les matamores et finissent, parfois, roulés dans le goudron et les plumes comme les Dalton.

Ce jeudi, Didier Fischer travaille en Valais. Par commodité, il vous propose le Café Jazz Montreux, avenue Claude Nobs à 12h15. Vous le découvrez assis à une table qui donne sur la rue et ses palmiers. On est seul. «Vous mangerez quoi?» «La minute d'agneau en plat du jour, c'est bien, avec un verre de rouge, suisse de préférence», répond-il. Vous le dévisagez, rien de tape-à-l'œil, mais le souci des harmonies. Voyez son veston assorti à ses yeux bleu roi. Sa parole est à l'avenant, elle ne déborde pas, elle suit le cours d'une pensée aiguisée. Didier Fischer a des principes, ceux qui lui viennent de parents adorés – un père fonctionnaire international, une mère interprète, aujourd'hui installés au sud de la France; ceux que lui et son épouse chilienne ont transmis à leurs trois enfants: Mélissa, 24 ans, Valdo, 23 ans et Leila, 19 ans.

Un mot pour les résumer? «Responsabilité.» Vertu protestante. Mais pourquoi alors se lancer dans le football, ce marigot où les plus idéalistes sont obligés de frayer avec des faiseurs de mirages? «J'ai pratiqué le volleyball pendant vingt-trois ans; le sport et le football en particulier sont un formidable véhicule d'éducation. Je suis sensible aussi à la notion d'identité, Servette est une marque dans laquelle les Genevois se reconnaissent. Et j'ai beaucoup d'estime pour tous ces gens qui en ont fait la base de leur culture.»

D'accord, mais de là à devenir président? «Je connais Hugues Quennec, j'étais prêt à l'aider, mais il affirmait pouvoir trouver une solution. J'avais confiance. Quand la situation s'est avérée critique, les personnes prêtes à sauver le club m'ont demandé de prendre les commandes. C'est à cette condition qu'elles s'engageaient. Je me suis senti responsable. Si j'avais dit non, je n'aurais pas donné ce que je devais donner.»

Une gorgée d'Humagne, Didier? Il enlève ses lunettes, vous imaginez l'enfant qu'il a été, la Zambie où il grandit jusqu'à 8 ans; l'arrivée à Genève, le stade des Charmilles où il donne rendez-vous aux copains sous la grosse horloge; sa passion pour Joko Pfister, l'ange blond du Servette des années 1970 brisé par une blessure. Vous vous dites qu'il a des paysages dans le rétroviseur, le Chili par exemple qu'il parcourt pendant cinq semaines en 4x4 avec son épouse et ses enfants, sans savoir où ce raid le conduira.

Aurait-il pu faire appel auprès du Tribunal administratif sportif (TAS) pour que celui-ci oblige la Swiss Football League (SFL) à réintégrer le club en Challenge League? «J'ai consulté un avocat spécialisé dans le sport, un haut dirigeant du football, il n'y avait aucune chance.» L'équipe bataillera donc à l'échelon inférieur, dans l'espoir de remonter très vite et d'affronter un jour les phalanges les plus glorieuses du pays.

Mais si tout cela était encore une fois fumeux? Tous les présidents n'ont-ils pas annoncé des lendemains stratosphériques? «Je peux vous assurer que les investisseurs sont solides et qu'ils sont là pour longtemps. Un club qui a une histoire et dix-sept titres se doit de jouer dans l'élite. Mais cela passe par la formation, notre principal atout. Nous avons des entraîneurs incroyablement engagés, ce sont eux qui détiennent les clés. Une preuve encore de ce talent: nos M18 disputent la finale du Championnat suisse. Je ne doute que nous serons un jour aussi bons que les Young Boys ou Bâle. Mais il se faut donner du temps pour y parvenir.»

Didier Fischer est un endurant, un stoïque, à tendance hédoniste. A la maison, devant le poste, il sue sur son rameur pendant les matches de football. A la montagne, il se lève quand clignotent les dernières étoiles pour arpenter les crêtes avec son chien, pendant que la famille dort. «J'ai peu de limites.» On le croit.

Les sauveurs sont faits de cette glaise, non? Surtout pas, proteste-t-il. «Mon but est de créer une équipe de gens responsables et de susciter un esprit. Pas de parader sous les projecteurs.» Les Fischer sont ainsi, ils agissent, ils commandent, ils servent une cause. La sœur de Didier, Fabienne, est avocate, elle a présidé le parti écologiste genevois. Son frère, Thierry, est chef d'orchestre, il a créé l'Orchestre de chambre genevois. Ces trois sont liés à la vie à la mort.

Didier, le livre qui marque votre jeunesse? «Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier. J'étais fasciné par ce Vendredi, sauvage en apparence, qui convertit Robinson à sa sagesse.» C'est le roman d'une genèse. L'invention d'un monde. Didier Fischer apprécie les grandes symphonies, Dvorjak et Mahler. Son art à lui consiste à relancer des enseignes glorieuses – Cenovis naguère. Servette dérivait en monument naufragé. Didier Fischer est son Robinson, un entrepreneur qui fraternise en construisant. Robinson Crusoe est une histoire qui finit bien.